

der au Chef du culte proscrit. Des négociations sans cesse rompues et toujours reprises entre elle et le Saint-Siège témoignent qu'elle n'a plus foi dans la violence, et sa fierté qui se révolte encore contre les conditions nécessaires d'un accord durable imitera tôt ou tard l'exemple donné par le grand peuple son voisin.

"Ce peuple, le plus orgueilleux de sa force matérielle, l'Allemagne, après avoir rétabli l'empire, a songé à rouvrir la vieille querelle de l'empire et du sacerdoce. Cette fois, les catholiques sont dans le corps germanique une minorité, le protestantisme a ceint la couronne et tient l'épée, l'homme qui a fait l'empire espère achever contre l'Eglise le cours non interrompu de ses victoires.

"La Pologne encore, l'Alsace, la Bavière sont les pierres branlantes dans l'édifice élevé par son génie. Partout où sont ses adversaires ou ses amis moins sûrs, les catholiques dominent.

"Le chancelier se propose de plier l'indépendance trop fière que leur religion leur enseigne, et les veut moins bons catholiques pour qu'ils soient meilleurs Allemands. Leurs prêtres leur soufflent la révolte qu'ils apprennent eux-mêmes de Rome.

"Il suffira que le gouvernement ferme les séminaires, instruisse le clergé dans ses propres écoles, lui enseigne la mission providentielle de la force et infailibilité de l'Etat et choisisse pour gouverner les paroisses les hommes dont il aura éprouvé la souplesse ou le dévouement.

"A la vérité, ces séminaires, ces paroisses et ces diocèses ont des titulaires dont on ne saurait espérer la retraite volontaire, ni attendre la mort.

"Mais un pouvoir qui a détrôné des rois saura chasser des évêques : des soldats qui ont abattu d'un coup l'Autriche et six mois tenu la France sous leurs talons n'ont devant eux qu'une armée d'écoliers et de vieillards.

"La lutte s'engage, elle dure huit années, et à mesure qu'elle se prolonge l'agitation des consciences s'accroît, le mécontentement public s'affirme, un parti se forme pour combattre la persécution religieuse, et devient assez puissant pour faire échec au chancelier. Faible obstacle, il est vrai, que l'opinion pour un tel homme ; il sait la faire, non la subir, et aucun parlement ne l'empêcherait d'accomplir une tâche qu'il jugerait utile à l'empire ; mais il a là contre lui sa propre conscience. Il voit clairement qu'à persécuter l'Eglise il n'a fortifié ni le protestantisme, ni la couronne, ni lui-même, qu'il use sans profit ses forces et compromet le repos du pays. Et dès qu'il est éclairé il est résolu. L'homme qui excelle aux œuvres de fer et de sang, que ni scrupules, ni respects n'arrêtent, montre son génie sous une face nouvelle ; il ose se déclarer vaincu. Ni la colère d'un échec, le premier qu'il ait essuyé, ni la mauvaise honte de reconnaître son erreur, ne suspendent sa marche. Il va à Canossa malgré sa parole, plus grand peut-être le jour où il assure, en sachant se contredire,